

Le chemin de halage de Bouziès à Saint-Cirq Lapopie

Le halage est un mode de traction terrestre des péniches, des coches d'eau et d'une manière générale des bateaux fluviaux, qui consiste à les faire avancer le long d'une rivière, d'un canal, au moyen d'une corde tirée jadis à force de bras ou par des chevaux, à présent par un engin automoteur.

Il nécessite un chemin dégagé et mis hors d'eau qui longe de près la berge des voies d'eau navigables et que les francophones nomment « chemin de halage » ; sur l'autre rive existe généralement un « chemin de contre-halage ». Sans se substituer aux fonctions écologiques d'une vraie berge, cet aménagement joue encore un certain rôle de corridor biologique.

La traction des bateaux le long des fleuves et canaux était très répandue avant l'invention de moteurs adaptés aux bateaux, l'usage de voiles n'étant pas toujours possible en raison de la présence de tunnels, de ponts ou pour cause de vents défavorables.

On distingue trois modes de traction terrestre des bateaux fluviaux :

Halage (par des humains) d'un navire, du temps des Gaulois.

le halage à la « bricole » : le marinier et sa famille s'attachaient à la corde de traction (fintrelle, verdon, maillette, ou ancierre) par un harnais appelée bricole pour tirer le bateau. Ce type de halage humain a perduré jusqu'à la généralisation des moteurs thermiques sur les bateaux fluviaux.

la traction animale, par chevaux, ânes ou mulets voire bœufs (dans le Sud-ouest : elle était surtout pratiquée (en France) dans le Centre ; les bêtes appartenaient au marinier, qui les logeait à bord, ou à des charretiers, appelés les « longs jours », qui disposaient de relais, le long des voies d'eau. En 1935, on comptait encore 1 500 bateaux écuries en France. Pour ces deux derniers types de halages (humain et animal) la corde de halage était portée par un mât placé à peu près au premier tiers du bateau ; ce mât s'appelle l'arbouvier (de "arbre").

la traction mécanique, par des locotracteurs électriques sur rail ou sur pneus, ou par des tracteurs diesel (Latil).

Le développement de la propulsion motorisée supplanta les tractions humaines et animales et les chemins de halage ne furent plus d'aucune utilité pour la navigation fluviale. Au cours des dernières années néanmoins, un certain nombre de chemins de halage ont trouvé une nouvelle vocation, puisqu'ils ont été réaménagés pour le tourisme et le cyclotourisme, comme véloroute ou voie verte. Bien qu'ils n'en aient plus la fonction, les anciens chemins de halage sont toujours désignés comme tels.

Le transport par voie d'eau comporte de nombreux atouts, environnementaux notamment, mais la création des chemins de halage qui a accompagné la rectification et l'aménagement des cours d'eau, ainsi localement que leur canalisation, a été cause d'un recul important de la naturalité des berges avec, en particulier en Europe, la destruction des ripisylves et de l'habitat du castor européen.

Néanmoins, tant que ces chemins, souvent accompagnés d'un fossé et d'un talus, sont peu artificialisés et écologiquement bien gérés (sans pesticides ni entretien intensif), ils peuvent jouer un rôle secondaire et non négligeable de corridor biologique.

Ils sont aussi parfois utilisés dans les programmes de véloroutes et voies vertes.

En France, via des conventions de superposition de gestion, Voies navigables de France (VNF) peut permettre à des collectivités d'y faire une gestion écologique et donc différenciée. Depuis 2010, une gestion restauratrice intégrant l'abandon total des pesticides et l'utilisation de moutons, est conduite par VNF, sur le modèle de ce qui se fait couramment sur les digues de polders ou les berges de certains canaux aux Pays-Bas (les moutons présentant l'avantage d'être légers et de ne pas dégrader les berges ou talus fragiles, sableux notamment).

La création de lagunages naturels linéaires ou structures assimilées, ou d'aménagements permettent aux animaux tombés à l'eau de remonter sur les berges.

Une promenade au temps des mariniers

La promenade commence à la halte nautique de Saint Cirq Lapopie ou au port de Bouziès pour 10 km aller-retour de découverte et d'enchantement. Tout en longeant la rivière lot, vous apercevrez une première écluse, celle du village médiéval, puis une seconde, l'écluse du Ganil et c'est à ce moment où la falaise tombe à pic au niveau de l'eau, qu'à été creusé la roche sur 300m de long et 2m de haut. Vous découvrirez ensuite la vision de cet environnement selon un artiste toulousain qui a sculpté le bas-relief dans le flanc du chemin à sa façon.

Un peu d'histoire sur le chemin

Construit en 1845 par les hommes, le chemin de halage était utilisé par les chevaux afin de permettre aux gabares ou bateaux à fond plat, de remonter les courants chargés de marchandises locales en direction de Bordeaux.

Les produits chargés étaient plutôt des vins de Cahors, des prunes séchées mais également les productions des tourneurs sur bois et plus précisément des robinets de tonneaux à vin.

En 1926, le Lot est déclassé comme rivière navigable et réaménagé pour la navigation de plaisance depuis 1990. Daniel Monnier entreprend peu de temps avant un nouvel aménagement, la réalisation du bas-relief dans le flanc creusé du chemin de halage. Il y présente à sa manière l'environnement de la rivière, de sa faune, sa flore et ses fossiles.

Saint-Cirq-Lapopie

Le nom de la localité est attesté sous la forme latinisée Cirici de la Papia (« Église de Saint-Cyr de la Papia ») en 1269. Selon Ernest Nègre, Albert Dauzat cite le déterminant complémentaire sous la forme Popia, ce qui est erroné, du moins dans la réédition de 1979.

Il s'agit de l'hagiotoponyme saint Cyr, en occitan Sent Circ, honoré dans l'église paroissiale qui porte son nom.

Selon Gaston Bazalgues, le toponyme Saint-Cirq-Lapopie est basé sur l'hagiotoponyme chrétien Ciricus avec ajout du nom de famille de la Popie, seigneur de Cénevières. Leur nom peut provenir de Pompejac qui fait référence à un nom de domaine gallo-romain. Une origine populaire est basée sur l'occitan popa pour le nom du rocher qui est le point le plus haut de la ville.

Il est vraisemblable que l'occupation de cet escarpement rocheux surplombant la rive gauche du Lot, face à un cirque de falaises, a tenté les hommes dès l'époque gallo-romaine.

La terre de Saint-Cirq appartenait à la famille de Cardaillac. En 1229, Bertrand de Cardaillac rendit hommage à Raymond VII, comte de Toulouse pour cette terre. Un de ses descendants, nommé lui aussi Bertrand, reçut en 1395 le château et la terre de Saint-Cirq. Il fut la source des barons de Cardaillac-Saint-Cirq.

Plus tard, trois familles se partagèrent la seigneurie. Cette triple seigneurie ne fut pas sans poser quelques problèmes lors de la croisade contre les Albigeois :

- Les Cardaillac se rallièrent au comte de Toulouse,
- Tandis que les La Popie et les Gourdon s'allièrent à Simon de Montfort.
- En 1251, un des seigneurs, Bernard de Castelnau, fut condamné par l'inquisition à la prison perpétuelle pour avoir favorisé les hérétiques.

Pendant la guerre de Cent Ans, Hugues IV de Cardaillac se rangea dans le camp français. Il fut un grand technicien de l'artillerie.

En 1471, Louis XI fit démanteler le château de Raymond de Cardaillac qui avait pris parti contre lui en soutenant le duc de Berry dans la guerre du bien public. Le château fut reconstruit sous le règne de Charles VIII, qui accorda de grandes faveurs à Raymond de Cardaillac, en dédommagement des préjudices causés sous le règne de Louis XI.

La division entre seigneuries se reproduisit à l'époque des guerres de religion : un Cardaillac devint le chef des protestants du Languedoc, tandis qu'un Saint-Sulpice restait catholique.

Amis cependant, ils s'entendirent pour interdire toute violence dans leur cité commune, mais en 1580, rompant la trêve, les huguenots s'emparèrent du château d'en haut, qu'Henri de Navarre fit démolir.

Ancien chef-lieu de l'une des quatre vicomtés du Quercy.

Vers 1920 le peintre post-impressionniste Henri Martin qui s'était installé dans le Lot "découvrit" le village et le représenta dans deux de ses tableaux, le faisant ainsi connaître des artistes et amateurs d'art. Le village commença alors à attirer les

touristes. Après sa rupture avec le Parti Communiste Français, le militant marxiste Charles Rappoport se retira à Saint-Cirq-Lapopie où il fut d'abord inhumé après sa mort en 1941 avant que sa dépouille soit envoyée au cimetière du Montparnasse. Dans les années 1950, le poète et écrivain André Breton établit pendant quelque temps sa résidence estivale dans l'ancienne demeure d'Henri Martin, L'auberge des Mariniers, décrivant son « coup de foudre » pour « Saint-Cirq embrasée aux feux de Bengale (...) apparue comme une rose impossible dans la nuit » .

Église Saint-Cirq-et-Sainte-Juliette de Saint-Cirq-Lapopie

L'église est dédiée à saint Cyr, déformé en Cirq, qui fut le plus jeune martyr de la chrétienté, et sa mère, sainte Julitte.

L'église a d'abord été la chapelle des seigneurs du lieu qui avaient construits leurs châteaux à côté, les familles de La Popie et la famille de Cardailiac. La chapelle date de la seconde moitié du XIIe siècle suivant un axe est-ouest.

Saint-Cirq-Lapopie a été le siège d'un archiprêtré avant le XIe siècle jusqu'à la Révolution. On connaît des archiprêtres de Saint-Cirq-Lapopie depuis 1231. L'archiprêtré a été uni au collège Pélegri de Cahors en 1416 dont le syndic est de droit l'archiprêtre.

Une nouvelle église paroissiale est construite et agrandie à l'emplacement de la chapelle en ne conservant que son abside romane. L'église est réalisée en changeant son orientation qui devient nord-sud. Cette construction commence dans la première moitié du XVIe siècle. En 1522, l'archiprêtre Ramon Fizamen obtient que les consuls contribuent au financement des travaux. Les travaux sont confiés au maître d'œuvre Guillaume Capelle. Ils sont interrompus par la mort de l'archiprêtre vers 1538. Les consuls reprennent les travaux et un bail à besogne est passé en 1548 pour la réparation du clocher et de la tour d'escalier. D'autres réparations sont faites en 1583-1585.

La famille de Rodorel de Conduché y fonde une chapellenie du Saint-Sépulcre, probablement avant 1553 et y élit sépulture.

L'édifice a été classé au titre des monuments historiques le 13 juillet 1911.

Grotte du Pech Merle

Assez vaste, la grotte s'étend sur près de deux kilomètres mais seulement 1 200 m de galeries et de salles sont actuellement accessibles aux visiteurs. La grotte comprend deux étages de galeries communiquant par des puits et des boyaux en pente situées environ 100 mètres au-dessus des rivières (Sagne et Célé). Ces galeries ont été creusées en régime noyé il y a près de 2 millions d'années puis dégagées par une vidange partielle. Dans une seconde phase, des concrétions calcaires se sont développées. Dans une troisième phase, des puits de soutirage ont provoqué l'effondrement des planchers où s'étaient développées des stalagmites. Dans une dernière phase, de nouvelles cristallisations se développent, comme des pisolithes et de grands disques, antérieures aux dessins préhistoriques.

Les galeries sont majoritairement sèches, larges de 10 mètres en moyenne. La hauteur sous voûte s'étage entre 5 et 10 mètres de haut.

Des traces d'occupations animales y sont encore visibles : bauges et griffades d'ours des cavernes. L'ensemble comporte sept cavités dont deux seulement ont été fréquentées par les hommes préhistoriques. En dehors des peintures, le sol même de la grotte a conservé le témoignage du passage de l'homme : 12 empreintes de pas d'un adolescent dans le fond d'un gour désormais asséché ont été fossilisées par calcification ; 3 outils de silex (burin, lame et galet) ainsi que quelques charbons de bois et des débris d'omoplates de renne y ont été retrouvés. Selon Michel Lorblanchet, la grotte n'a pas servi d'habitat, sa fréquentation devait être épisodique et peu importante.

À la fin de la glaciation de Würm, l'entrée naturelle de la grotte a été comblée par un éboulement. L'entrée actuelle pour la visite s'effectue par une galerie artificielle creusée en 1923.

L'igüe du Pech Merle ou igüe David (du nom des propriétaires du terrain où elle était située) était connue des habitants environnants et fut alors prospectée plusieurs fois avant de dévoiler tous ses secrets. La tradition veut qu'un prêtre réfractaire s'y cachait pendant la Révolution française et qu'il y était ravitaillé par les paroissiens de Cabrerets.

La première salle dite salle Rouge en raison de ses concrétions rougeâtres, fut découverte en 1915 par Henri Redon, étudiant en médecine à Paris, accompagné de son cousin monsieur Touzery.

Le 15 février 1920, l'abbé Amédée Lemozi, curé de la paroisse, et des enfants - André David (fils du propriétaire de l'igüe), Henri Dutertre, Louis Gineste et Henri Vinel - y font une première exploration mais ne découvrent que des ossements d'animaux contemporains (capridés et bovidés). En avril 1922, André David et Henri Dutertre y retournent, dégagent à la pelle un boyau encombré d'argile et aboutissent dans la salle blanche. Averti par les enfants de cette dernière découverte, Amédée Lemozi et Pierre Colonge entreprennent une deuxième visite au cours de laquelle ils manquent de se perdre faute de moyens d'éclairage adéquats. L'abbé Lemozi interdit alors aux enfants de s'y aventurer. Le 4 septembre 1922, André David, sa sœur Marthe David et Henri Dutertre, après plusieurs heures d'exploration, découvrent les

salles préhistoriques et en font part à Amédée Lemozi. Celui-ci y entreprend alors un relevé topographique complet, aidé d'André David.

Dès 1929, Amédée Lemozi émet l'hypothèse qu'un éboulis situé à proximité immédiate de la nouvelle entrée pouvait masquer de nouvelles galeries. En octobre 1949, André David perce cet éboulis après une vingtaine de jours de travail et découvre le réseau du Combel.

Par la suite, la grotte est étudiée en détail par André Leroi-Gourhan et Michel Lorblanchet.

Le 26 juillet 1923, la grotte est acquise par Jean Lebaudy et mademoiselle de Gouvion-Saint-Cyr⁶, propriétaires du château de Cabrerets. Ceux-ci financent les travaux d'aménagement du site : percement du tunnel d'accès pour les touristes, aménagement des galeries et construction de la route d'accès depuis le village de Cabrerets. La grotte du Pech Merle est ouverte au public en juillet 1924.

L'exploitation du musée et de la grotte débouchant sur des problèmes quasi impossibles à résoudre du fait du contrat établi avec les époux David, il est créé le 26 juillet 1946 une Société mixte qui prend la dénomination de Musée et Grottes de Cabrerets. Les difficultés relationnelles deviennent insurmontables avec André David, ancien propriétaire de la grotte qui s'oppose à la modification de l'acte de vente : la grotte est en effet grevée d'une réserve en faveur de ses anciens propriétaires qui atteint 60 % des recettes d'exploitation. Ce qui entraîne un bilan alarmant que l'autoritaire fondé de pouvoir de la société, R. Tétart, fait parvenir aux actionnaires. Jean Lebaudy et Mlle Murat font part le 31 août 1949 de leur souhait de se séparer de la grotte à M. Théron, maire de Cabrerets. Les sociétés ne pouvant faire de dons, le 29 janvier 1950, la grotte est cédée à la municipalité de Cabrerets pour la somme symbolique de 30 000 francs que Jean Lebaudy prend à sa charge.

La grotte fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques [archive] depuis le 17 février 1951.

Pech Merle fait partie des rares grottes ornées paléolithiques majeures qui sont toujours ouvertes au public. Toutefois, pour limiter les risques de dégradations ou d'altérations (comme en a connu la grotte de Lascaux) qu'entraîne l'ouverture au public, le nombre de visiteurs, pendant les mois de juillet et août, est limité à 700, et chaque groupe de visiteurs est limité à 25 personnes. Par ailleurs, les peintures et gravures sont protégées par un grillage qui empêche de les toucher. Sur place, le musée de préhistoire Amédée-Lemozi, labellisé Musée de France, permet de compléter la visite de la grotte en offrant, avec deux expositions permanentes et une salle de projection, une découverte plus générale sur la vie préhistorique et l'histoire des découvertes archéologiques associées. Le musée accueille aussi des expositions temporaires (par exemple celle du travail du préhistorien et réalisateur Marc Azéma, « Préhistoire de la bande dessinée et du dessin animé », montée d'avril à novembre 2009).

En 2017, 80 195 personnes ont visité la grotte.

Les œuvres

La grotte comporte 700 motifs peints ou gravés, dont 69 figurations animales, 13 figurations humaines ou para-humaines et 595 signes. Les figurations animales sont constituées de 25 mammoths, 13 bisons, 9 chevaux, 7 aurochs, 4 cervidés dont 1 mégacéros, 2 bouquetins, 2 poissons (dont 1 douteux), 1 félin, 1 ours et 5 animaux

imaginaires. Les figurations humaines sont soit réalistes (3 femmes et 1 homme) ou schématiques (9 "femmes-bisons" selon la terminologie de Leroi-Gourhan). S'y ajoutent des mains négatives réalisées selon la technique du pochoir et des "mains essuyées". La très grande majorité des motifs sont de simples signes (543 ponctuations rouges ou noires soufflées ou imprimées du bout des doigts), des motifs géométriques variés, des bâtonnets et des motifs indéterminés (appelés abusivement motifs hiéroglyphiques). L'ensemble compose plusieurs panneaux baptisés selon les principaux motifs qui y sont représentés.

Le panneau dit « de la frise noire »

Appelé aussi chapelle des mammoths, il comprend 11 mammoths, 5 bisons, 4 chevaux, 4 aurochs et un ensemble de ponctuations rouges. L'étude de l'exécution a montré qu'il s'agissait d'une composition spiralée : au centre, le même artiste a d'abord réalisé un grand cheval puis plusieurs bisons, le tout entouré de mammoths surchargés des 4 aurochs. Cette association bison-mammoth se retrouve dans plusieurs autres endroits de la grotte. Les dessins noirs, précis et réalistes, ont été réalisés au charbon de bois et dateraient du Magdalénien ancien, soit environ il y a 16 000 ans. Les ponctuations rouges ont été réalisées avec du sesquioxyde de fer.

Le panneau dit « des chevaux ponctués »

Ce célèbre panneau représente des chevaux ponctués et non pommelés.

Cette composition complexe a sans doute été réalisée en plusieurs étapes sur la face d'un bloc de 3,6 m de longueur et 1,65 m de hauteur, dont le rebord droit a lui-même une forme évoquant la tête d'un cheval. Elle comprend deux chevaux adossés (l'un dirigé vers la gauche, l'autre vers la droite) accompagnés d'un grand poisson (esturgeon ou brochet) au tracé fin de couleur rouge, d'une encolure d'un troisième cheval tracée elle aussi en rouge, de six mains négatives noires, de sept empreintes de pouces repliés de couleur rouges, d'un cercle enfermant un ovale (tous deux de couleur rouge) et de 252 signes de ponctuation (28 rouges et les autres en noir).

Les pigments noirs utilisés pour les chevaux ont été analysés, ils sont composés :

- d'oxydes de manganèse et de baryum ;
- de charbon de bois.

La description et l'analyse de ce panneau ont été réalisés par Michel Lorblanchet.

Expérimentation à la grotte des Bugadous

En 1990, Michel Lorblanchet a reproduit le panneau des chevaux à la grotte des Bugadous de Reilhac.

Après avoir choisi une paroi vierge de dimension suffisante. Il a appliqué du charbon de bois et de la poudre d'ocre rouge. Les poudres ont été mâchées, mélangées à la salive, puis crachées sur la paroi en utilisant les mains comme pochoirs. Les retouches ont été effectuées aux charbons de genévriers. Les oxydes de manganèse et de baryum n'ont pas été utilisés du fait de leur toxicité.

La description de son expérimentation a été publiée en 1998.

Le panneau dit « des hiéroglyphes »

C'est un ensemble de tracés entrelacés effectués au doigt dans la surface argileuse du plafond sur près de 40 m². On peut y distinguer 13 figures de mammoths et de femmes aux seins pendants ainsi que divers signes circulaires.

Le panneau dit « des femmes-bisons »

Il est composé de huit silhouettes baptisées femmes bisons par André Leroi-Gourhan qui considérait les bisons et les aurochs comme des symboles féminins : « La permutation des formes fait que les traits verticaux qui figuraient les postérieurs du bison deviennent les membres antérieurs d'une figure inclinée », si bien que « l'étroite assimilation des deux symboles de la série femelle ne peut s'imaginer dans une illustration plus parlante ».

Michel Lorblanchet considère les « femmes-bisons » d'André Leroi-Gourhan comme des femmes stylisées. Il admet néanmoins que « leur assimilation supplémentaire à un animal n'est pas impossible ». D'autres auteurs ont considéré les « femmes-bisons » comme des « femmes-mammoths » ou comme l'illustration d'un ancien mythe de la femme-cygne où le bison remplacerait l'oiseau.

Le panneau dit « de l'homme blessé »

C'est un dessin sommaire de couleur rouge : un homme, tête allongée, est entouré de 4 traits de part et d'autre du corps schématisé par une ligne droite qui relie la nuque à un double signe dit tectiforme.

La galerie du Combel

Cette partie de la grotte, non visitable, comporte des ponctuations rouges, des représentations de chevaux, d'une lionne et d'animaux fantastiques, appelés antilopes. Des photographies de ces figurations sont visibles au musée.

Datation des figurations

Amédée Lemozi, auteur de la première étude de la grotte avait estimé que l'ensemble des figurations datait de l'Aurignacien. L'abbé Breuil classait le panneau des chevaux ponctués à l'Aurignacien ou au Périgordien et la frise noire au début du Magdalénien ou à la fin du Périgordien. Selon André Leroi-Gourhan, le Pech Merle regroupait deux sanctuaires successifs, l'un centré autour des dessins du Combel et l'autre autour de la frise des chevaux ponctués. Le cheval de droite a fait l'objet d'une datation directe par le carbone 14 réalisée par le Centre des faibles radioactivités de Gif-sur-Yvette. Le résultat est 24 640 +/- 390 ans BP. Cette date correspond au Gravettien dans le sud-ouest de la France, ce qui est compatible avec d'autres éléments, dont les mains négatives.

Les travaux de Michel Lorblanchet l'ont conduit à distinguer trois phases artistiques :

- une phase archaïque, représentée par le Combel, les chevaux ponctués et les premiers tracés digitaux (vers 25 000-24 000 BP)
- une phase moyenne, représentée par la frise noire, toutes les figurations noires et les figures humaines ainsi que les autres tracés digitaux (période indéterminée)
- une phase récente, représentée par les gravures (rattachée au Magdalénien vers 14 000-13 000 BP)

Les analyses des pollens prélevés dans le limon de la grotte ont d'ailleurs confirmé une occupation épisodique en trois passages successifs séparés par de longues périodes d'abandon.

La Préhistoire de l'homme

En un peu plus de 6 millions d'années les hominidés se sont diversifiés en plusieurs espèces qui ont développé leurs technologies et arts respectifs...

L'Oldowayen

On trouve les premiers silex taillés intentionnellement vers -3 millions d'années. Ce sont de simples cailloux fracassés les uns contre les autres. La taille était simple et quasiment sans retouche. Nos ancêtres pouvaient aussi utiliser les petits éclats issus de ces tailles simples.

Vers -1,5 millions d'années nos ancêtres devaient construire des abris avec quelques branches d'arbres... Les traces retrouvées sont des trous formant un arc de cercle où avaient été plantées des branches.

L'Acheuléen

Vers -500 000 ans on commence à trouver des restes de foyers maîtrisés par l'Homme. Des traces plus anciennes existent mais sans pouvoir être certain qu'il ne s'agit pas d'un simple feu de forêt... Les hominidés ont dû s'affranchir de leur peur naturelle du feu avant de pouvoir le domestiquer (Mai 2004, voir l'article en haut de page)

Le Moustérien

A -100 000 ans, les silex sont mieux taillés, de manière fine et délicate. On distingue en particulier la technique de Levallois qui permet d'obtenir des éclats par l'utilisation de percuteurs. Les Homo sapiens et les Néandertaliens cohabitent.

Le Gravettien

A -30 000 ans, si l'outillage et les armes deviennent complexes et travaillés, on commence à trouver de plus en plus de représentations artistiques de la femme et des animaux.

Le Solutréen

A -20 000 ans c'est l'apogée de la taille du silex (feuilles de saules) et l'invention de l'aiguille (avec chas) qui permet la couture. La Dame de Brassempouy est l'un des exemples les plus connus des représentations artistiques de cette période. On évoque également quelques traces non prouvées de cannibalisme.

Le Magdalénien

A -13 000 ans parois, outils, armes... tous les supports sont utilisés par l'Homo sapiens pour représenter graphiquement son environnement. Le magdalénien enterre ses morts avec soin, selon un certain cérémonial (colliers, objets divers).

Plus d'information sur <https://www.hominides.com/html/chronologie/paleolithique.php>